

Rencontre avec Tom Out, artiste installé sur le plateau de Millevaches (extrait du chapitre 25)

Rempnat était un minuscule village de montagne, avec des maisons en granit blotties contre une petite église du XIV^e. La plupart des bâtiments paraissaient inoccupés. J'ai quand même aperçu un couple de retraités qui se promenaient bras dessus, bras dessous. J'ai arrêté la voiture à leur niveau et j'ai baissé la vitre.

— Bonjour, messieurs dames, on cherche où habite Tom Out !

— Qui ça ?

— Tom Out ! C'est un artiste !

— Tom Out, vous dites ? a répété la femme.

— Ce n'est pas un nom de chez nous ! a remarqué l'homme.

— C'est peut-être le fils Peyrelevade ! a murmuré la femme à son mari.

— Le clodo ? Tu crois ? lui a répondu l'homme.

— Il fait, ai-je précisé, des sculptures avec des rails de la SNCF.

— Eh bien oui ! a dit la femme, c'est lui ! Il vous faut aller vers *La Terrade*. Juste avant les maisons, à droite, vous prendrez le chemin qui descend. Ensuite, vous trouverez facilement. Il a mis du bazar partout.

— Encore merci !

On a suivi les instructions de la dame. En arrivant sur place, j'ai préféré garer la voiture sur le bord de la route goudronnée. Dans une région aussi pluvieuse, les chemins traversent souvent des zones humides où un véhicule peut s'embourber. On a commencé à marcher. On a effectivement vu des assemblages de ferrailles abandonnés envahis par les ronces. Puis on a débouché dans un pré en pente douce. Trois caravanes étaient calées avec des morceaux de bois et alimentées en

hauteur par des fils électriques et téléphoniques. Une grande quantité de sculptures métalliques étaient plantées dans la prairie.

— Il y a peut-être des chiens ? s'est inquiétée Seine.

— À la campagne, ai-je répondu, ils sont rarement dangereux !

— Nous, on n'a pas de cuissardes ! a objecté Barbara !

On a pénétré dans l'enclos. Un type est apparu. Il arborait une crête iroquoise jaune et violet, un short à fleurs et des tatanes en plastique. Il avait l'air contrarié de nous voir.

— Vous cherchez la rivière ? m'a-t-il interrogé.

— Non ! On est venus pour visiter ! ai-je répondu.

L'Iroquois m'a regardé des pieds à la tête.

— On ne fait pas de vente directe aux touristes, a-t-il dit.

— On souhaitait juste visiter, ai-je insisté.

— OK, mais rapidement, parce que j'attends quelqu'un de Paris !

J'étais mal à l'aise d'arriver dans cette tenue. J'ai oublié de me présenter et de donner ma carte.

— Est-ce qu'on peut prendre des photos ? ai-je demandé.

— OK ! a dit l'homme. Aucun problème !

Seine a aussitôt sorti son appareil de son sac.

Une femme est apparue à son tour. Il y avait aussi un cheval qui se baladait dans le pré. L'Iroquois nous a fait entrer dans l'une des caravanes. On a été surpris d'y trouver un bureau parfaitement rangé, avec des ordinateurs, des imprimantes et plusieurs écrans installés bord à bord. Tom Out était, selon ses propres dires, un artiste « néo-constructiviste ». Avant de se lancer dans le découpage et la soudure de ses tronçons de rails, il créait des algorithmes fondés sur des processus stochastiques complexes. Il avait l'air de passer de longues heures à cliquer dans sa cahute.

— Souvent, a-t-il expliqué, je pars d'une musique. Je l'étudie à fond. Je construis un modèle mathématique. J'essaye de transcrire les notes en équations. Parfois, ça marche bien et j'arrive à obtenir une approximation du second, voire du troisième ordre ! Il reste toujours un résidu de notes non prises en compte. Inutile, évidemment, de perdre du temps avec des compositeurs ordinaires. Chez eux, on ne trouve que du résidu. C'est ce que j'appelle les musiciens-tapioca. Ce sont ceux qui nous bassinent avec leurs émotions. Ils ne comprennent rien au langage des formes. C'est très vulgaire, les émotions. Mais chez les grands, je veux dire chez les *très* grands, on peut s'apercevoir que les formes sonores résultent d'une ou plusieurs idées cachées, mais extrêmement rigoureuses. Dans la nature, c'est la même chose. Une branche de hêtre se développe, se divise, produit un feuillage, se tourne vers la lumière. Toutes les feuilles, tous les rameaux sont différents. Une fantaisie illimitée foisonne de toutes parts, sans jamais déroger à l'algorithme de base. Vous qui êtes venu en voiture, vous avez dû en voir de beaux hêtres au passage, n'est-ce pas ?

— C'est vrai que c'est sympa, ces routes bordées d'arbres, a concédé Barbara.

— Le hêtre est sans doute l'arbre le plus noble qui pousse par ici ! C'est une essence qui a cette singularité étrange de pouvoir se développer à l'ombre des autres arbres jusqu'à les supplanter. À l'automne, c'est une splendeur. À la sortie des bourgeons, c'est peut-être encore plus remarquable ! Plus subtil ! Je ne m'en lasse pas ! Et pourtant, c'est toujours la même et unique idée du hêtre qui est à l'œuvre. C'est pour cela que la nature est si belle. La plus grande fantaisie obéit à la rigueur la plus implacable. Eh bien, l'art fonctionne sur un principe identique. Sans une aventure des formes, l'art est juste du pathos, de la vulgarité, de la merde en somme...

— Et alors, comment vous y prenez-vous ?

— Mon travail consiste à trouver des idées structurantes à même d'engendrer un foisonnement de formes intéressantes. En réalité, elles ne sont pas complètement nouvelles, les miennes, puisque je vais les chercher dans la musique. J'extrais un algorithme et je le transpose sous contrainte dans l'espace à trois dimensions. C'est ainsi que je tronçonne et assemble, selon certaines règles, des morceaux de rails de récupération. Ce sont mes notes, en quelque sorte ! Vous me suivez ?

— C'est très clair ! Et quelle musique vous a inspiré ces derniers temps des sculptures ? ai-je aimablement demandé.

— Sculptures ?... Je préfère ne pas utiliser ce terme. C'est trop connoté !

— Ah ! Et que conseillerez-vous de dire ?

— Il faudrait plutôt parler de *concrétisations tridimensionnelles*.

— OK ! Quelle musique vous a inspiré récemment des « concrétisations tridimensionnelles » ?

— L'année dernière, ça va peut-être vous étonner, mais j'ai travaillé sur *La Truite* de Schubert.

— *La Truite* ? Génial ! Ça va beaucoup plaire à mes lecteurs !

— Vous êtes journaliste ?

— Oui, vous ne vous rappelez pas ? C'est moi qui ai téléphoné de Paris !

— Ah ? C'est vous ? Je vous prenais pour un pêcheur !

— Je suis aussi pêcheur ! Pêcheur et journaliste !

— Excusez-moi ! Bien ! Eh ben alors, on a tout notre temps ! C'est vous que j'attendais de Paris !

— Et où est-elle, cette *Truite*, qu'on la photographie ?

On est ressortis. L'artiste nous a conduits au fond du pré où était érigée une pièce monumentale de cinq à six mètres de hauteur. Le rapport

avec Schubert, les truites et les algorithmes ne sautait pas aux yeux, mais l'enchevêtrement de barres de fer était impressionnant. Il y avait quelque chose de cadencé et même de lyrique dans ce foisonnement de métal. Seine a pris de nombreuses photos. Elle a demandé aussi à Tom Out de poser devant son œuvre. Elle l'a pris sous des angles multiples, en particulier en contre-plongée. Elle l'a positionné de façon à ce que sa crête d'Iroquois prenne bien le soleil. Je sentais que ma fille était motivée et qu'elle voulait se donner toutes les chances de réussir le portrait de ce créateur original. Je me suis écarté avec Barbara pour les regarder faire. J'étais assez ému de voir Seine aussi impliquée dans son travail. J'avais le sentiment qu'elle entraînait dans quelque chose qu'on aurait pu appeler sa vie. Ensuite, on a fait le tour de toutes les œuvres installées autour des caravanes. Le cheval nous suivait partout, comme s'il eût été l'épagneul de la maison.

— Vous arrivez à vivre de votre art ? a demandé Barbara à la femme qui nous avait rejoints.

— Ce n'est pas toujours facile, a-t-elle dit. Mais Tom parvient à caser une grande pièce tous les deux ou trois ans. À ce moment-là, ça fait une grosse entrée d'argent. Enfin, grosse pour nous ! Il faut faire attention à ne pas tout dépenser trop vite. Parfois, Tom compose aussi quelques sculptures d'appartement pour faire plaisir à ses collectionneurs. Le problème, c'est qu'il ne veut absolument pas toucher le RSA. D'après lui, un artiste doit vivre de ses œuvres ou ne pas vivre. Il est extrêmement têtu sur ce point. C'est une sorte de fantasme assez bizarre, une cristallisation d'amour-propre, mais il n'en démord pas. Le plus grave est qu'il est réellement prêt à disparaître en cas de mévente prolongée !

— Pourtant, de nos jours, ai-je indiqué, il n'y a pas plus d'un artiste sur dix qui atteint le niveau du SMIC, paraît-il. Un grand nombre d'entre eux vivent du RSA.

— Oui, mais y'a rien à faire ! Monsieur ne veut pas du RSA ! Jusqu'à présent, on se débrouille à peu près. Il faut dire que Tom a la chance d'avoir des collectionneurs extraordinaires ! On sait qu'on pourrait compter sur eux si on était vraiment en danger !

— Ah bon ? Certains vous ont-ils déjà aidés ?

— Oui, c'était il y a deux ans. Moi, je ne vis ici avec Tom que depuis un an et demi. C'était avant qu'on se connaisse. Il est allé voir ce couple qui le suit depuis longtemps. Ce sont deux personnes âgées aisées, mais vivant modestement. Ils s'appellent les Legris, c'est facile à retenir !

— Legris, comme le prix Legris ? Le YAA ?

— Exactement ! Ils ont créé ce prix pour les jeunes, il y quelques années. Mais le plus important pour eux est la constitution de leur collection. Ils y consacrent beaucoup d'efforts depuis longtemps. Ils visitent énormément d'ateliers. Ils comprennent les artistes et leur façon de vivre particulière. Ils admettent qu'ils sont parfois bizarres et qu'ils ont des besoins qui pourraient passer pour des lubies. Ces deux collectionneurs sont des gens intelligents et bienveillants. Ils savent soutenir leurs artistes en toute discrétion. Tom est allé les voir et il leur a dit : « J'ai une urgence ! » « Ah ? ont-ils demandé. Combien vous faut-il ? » « Deux mille euros ! » a répondu Tom. Ils n'ont pas posé de questions et lui ont donné une enveloppe. Cash !

— Quand même !

— Oui ! Ils sont très *classe* !

— Et quel était le problème de Tom, si ce n'est pas indiscret ?

— Je peux en parler, Tom ?

— Bien sûr !

— C'était une urgence réelle, mais d'un type très particulier et sans doute incompréhensible pour la plupart des gens. Tom vivait depuis longtemps, ici même, seul, en ermite. Sa caravane dégingluée était

comme une caverne. Il restait là comme une bête dans une anfractuosité, dans un interstice oublié. Vous imaginez l'hiver, à Rempnat, sans personne et sous la pluie ! Deux mille millimètres d'eau par an ! La boue et les tourbières tout autour ! Et les gens du pays qui n'étaient pas très compréhensifs avec lui ! Tom dit qu'autrefois, chez les moines et les ermites, ce mal était bien connu et qu'on le qualifiait d'ac die. Pour comprendre Tom, il faut voir qu'il est avant tout un ermite. Il souffrait, à mon avis, de ce qu'on pourrait appeler un grave manque affectif.  a lui a donné envie d'avoir un animal de compagnie.

— Quoi de plus naturel ? est intervenue Barbara. D'ailleurs, à Zurich, j'envisage de m'acheter un chartreux !

— Mais le problème était que Tom ne voulait ni d'un chat ni d'un chien...

— Un hamster, peut-être ? Une chèvre chinchilla ? a tenté Barbara.

— Non, il voulait seulement un cheval.

— Remarquez, a dit Barbara,  a doit être super sympa de faire de l'équitation dans cette belle campagne.

— Il ne fait pas d' quitation. Il est hostile au principe de l' quitation. Il avait juste envie d'un cheval avec lui, pour la compagnie, pour l'amitié, si je puis dire. C'était devenu une obsession, une nécessité. Il a donc acheté son cheval avec les deux mille euros. Vous l'avez sûrement vu. Il est toujours dans nos pattes.

— Il est là ! a dit Barbara en montrant l'animal dans un coin du pré.

—  a l'a beaucoup stabilisé, Tom, d'avoir cette présence.  a l'a aidé à se rouvrir à l'altérité. Après, il m'a rencontrée. On est heureux maintenant ! Qu'est-ce vous voulez que je vous dise de plus ?